

LA NOUVELLE DE TALANT

Sortie de scène

2^{ème} Prix de la Ville de Talant - ex-æquo

Yvonne Le Meur-Rollet

Elle n'avait pas cessé de me demander :

"Je peux savoir où tu étais hier soir ?"

J'étais rentré à quatre heures du matin. Elle avait bien remarqué que, contrairement à certaines autres nuits où j'avais traîné, je n'étais pas ivre. J'avais essayé de lui faire croire que j'étais resté arroser l'anniversaire d'un copain. Que j'avais pensé que ça ne s'éterniserait pas. Juste un apéro. Mais que ça s'était prolongé... Et qu'après, c'était trop tard pour téléphoner. Que j'avais eu peur de la réveiller... "Tu parles, si je dormais !"

Il était évident qu'elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Elle avait dû se redresser sur son oreiller, et aller à la fenêtre à chaque bruit de voiture dans la rue.

Quand je m'étais glissé au lit, elle m'avait tourné le dos et m'avait donné un coup de pied pour me repousser le plus loin possible d'elle. De toute façon, je n'avais pas envie de la toucher. Nous étions restés un long moment,

silencieux et immobiles. Nous avons fini par nous endormir, en laissant entre nous deux un grand espace glacé.

Et ce matin, elle ne désarmait pas: "Je peux savoir où tu étais hier soir ?"

J'étais descendu le premier. Comme chaque dimanche, j'avais fait le café. Elle avait déployé le journal, et m'avait ignoré pendant tout le petit déjeuner. Elle s'était longuement enfermée dans la salle de bain. Je lui avais demandé à travers la porte: "On part à quelle heure chez ta mère ?" Elle ne m'avait pas répondu. A onze heures, elle était apparue, toute pimpante, maquillée, bien coiffée. "On y va ?" Nous étions montés dans la voiture :

"Je peux savoir où tu étais hier soir ? Avec quelle pouffiasse ?"

Elle devenait vulgaire. D'habitude, c'était mauvais signe. Signe qu'un orage se préparait. Je

savais pourtant qu'elle n'allait pas se mettre en colère tout de suite. Nous allions chez sa mère pour le sacro-saint repas dominical. Elle ne prendrait pas le risque d'y arriver rouge, décoiffée ou en larmes... Elle tenait à donner de notre couple une image lisse, et, dès que nous nous trouverions en face de ma belle-mère, elle se remettrait à me parler gentiment, elle me sourirait, me prendrait à témoin : "Tu as vu, René, comme le jasmin de maman a forci depuis que tu l'as taillé ?"

Le repas s'était bien passé. Comme d'habitude, belle-maman avait soigné le menu : huîtres chaudes nappées de sauce au curry, bar de ligne en papillotes accompagné de cœurs de fenouil, petits crottins de Chavignolle sur toasts dorés et gâteau aux poires dont elle avait le secret.

Nous donnions le spectacle d'un couple heureux, sous le regard attendri de Zette, ma belle-mère, ravie de voir que sa Lydie chérie avait de la

chance d'avoir un mari aussi gentil et aussi bien élevé que moi. A la fin du repas, Lydie m'avait pris la main, je m'étais penché pour lui faire un bisou dans le cou, elle avait ri. L'apparence d'un bonheur sans ride. Plus tard, dans l'après-midi, nous avons fait une promenade le long du Canal de Nantes à Brest. Lydie s'accrochait à mon bras. Zette allongeait le pas devant nous, entraînée par son vigoureux setter, qui supportait mal d'être tenu en laisse.

Vers cinq heures, Lydie avait décidé de repartir. "Nous ne traînons pas davantage, maman, les jours raccourcissent. Et René n'aime pas trop conduire la nuit." Je ne sais pas où elle était allée chercher ça, mais je n'avais rien dit. Pas question de la contredire devant sa mère. Embrassades. Portières claquées. Gestes de la main. "A bientôt ! Bon retour !" Grands sourires.

A peine avons-nous tourné au coin de la rue

qu'elle avait remis ça. Regard noir. Lèvres serrées. Voix aigre. "Je peux savoir où tu étais hier soir ?" La récréation était terminée.

Pendant quelques kilomètres, je me concentrai sur la route, tout en faisant des commentaires à haute voix. "C'est le moment le plus dangereux pour rouler... Entre chien et loup... Ils ne pensent pas tous à allumer leurs lanternes. Et ces vélos sans lumière ! Les cyclistes ne se rendent pas compte de tous les risques qu'ils prennent..." Je tentais de faire diversion. Lydie se taisait. Bientôt, je renonçai à rompre le silence épais et menaçant qui s'installait entre nous.

Il allait bien falloir que je me décide à lui répondre, la prochaine fois qu'elle me reposerait la question: "Je peux savoir... ?" Mais il ne me venait aucune idée de mensonge plausible. Et je ne voulais pas lui dire la vérité. Précieux secret.

Il se mit à pleuvoir. L'habituel crachin de fin

de journée grise du milieu de l'automne. Nous approchions du Parc de la Chesnaie, un endroit fréquenté tout au long du dimanche par des hordes de sportifs, marchant, courant, faisant du vélo. De temps à autre, une silhouette surgissait d'un chemin piétonnier ou d'une piste cyclable, pour couper la chaussée, sur des passages zébrés. Il ne restait plus que trois kilomètres avant d'arriver chez nous. Le pont de Lubry était en vue. J'attendais avec appréhension que Lydie explose. Et, bien qu'à l'affût de tout ce qui se passait sur la route, je me sentais comme une bête traquée.

Je m'étais lancé dans une aventure vraiment excitante, mais un peu embarrassante. Avec cette collègue de ma femme à la banque ! Suzanne, une fille que Lydie m'avait présentée, le soir du « pot » d'inauguration des nouveaux locaux de son agence. Elle nous avait laissés seuls un instant, un verre de champagne tiède à la main. Suzanne et

moi avons parlé de musique. Nous avons juste eu le temps de constater que nous partagions les mêmes goûts. Lydie était vite revenue vers nous, avait interrompu notre conversation, nous informant des conflits larvés entre les différents employés de son service, commérages qui n'intéressaient qu'elle.

Depuis cette rencontre, je n'avais jamais revu Suzanne, mais j'avais conservé le souvenir d'une jeune femme, plutôt jolie, vive, cultivée et sympathique. Et la veille, en sortant du bureau, j'étais tombé nez à nez avec elle. "Suzanne ? - Oui, et vous, si je me souviens bien, vous êtes René ?" Je l'avais invitée à prendre un pot au bar-tabac dans lequel je me préparais à entrer. Et, de fil en aiguille...

Il était quatre heures du matin, quand j'étais rentré à la maison.

"Alors, tu te décides ? C'est qui ta pouffe ?

- Mais enfin, Lydie, de quoi parles-tu ?
Qu'est-ce qui te prend ?

- Il me prend que... c'est toi qui me prends
pour une conne !"

Elle hurlait: "Alors ? Je peux savoir ?..." Elle
tapait du poing sur le pare-brise. "Je peux sa-
voir ?..."

J'ai tendu la main droite vers elle, d'un geste
que je voulais apaisant. Je ne sais pas ce qu'elle a
pensé. Elle a repoussé ma main de toutes ses for-
ces, elle m'a presque bousculé. Ma main gauche a
lâché le volant. La voiture a foncé tout droit vers
la pile du pont. J'ai senti le choc à l'avant. J'ai re-
dressé d'un coup de volant. Et à partir de là, j'ai
perdu totalement le contrôle. La voiture est par-
tie en dérapage. Impossible de la maîtriser.
Comme sur du verglas. Tête à queue. Tonneaux.
Trou noir.

Je me suis réveillé à l'hôpital, complètement sonné. Mon bras droit était immobilisé dans un plâtre. J'avais l'impression qu'on m'avait tapé dessus avec une masse. Mes mains étaient pleines d'éraflures. Je sentais mes lèvres toutes gonflées. Mes dents me faisaient mal. Un type en blouse blanche est entré. "Monsieur Bordin ? L'infirmière vient de me prévenir que vous aviez enfin ouvert les yeux... Vous avez été bien secoué, mais ça va... vous allez vous en sortir..." Je ne sais plus comment le toubib s'y est pris pour m'annoncer la suite, mais quelques minutes après, j'avais compris. A travers ses phrases confuses, pleines de mots dont j'ignorais le sens, j'ai réalisé que Lydie avait été tuée sur le coup, qu'elle était restée coincée dans l'habitacle, qu'il avait fallu de longs efforts pour la désincarcérer. Son corps reposait à la morgue de l'hôpital.

"Je peux savoir où tu étais hier soir ?"

Ma pauvre Lydie, tu ne le sauras jamais... Si Suzanne m'avait entraîné chez elle ce samedi soir, tu en étais largement responsable. Tu lui avais confié que j'avais fait partie d'un groupe de rock avant notre mariage. Tu ne lui avais pas précisé que tu m'avais obligé à choisir : "Ce sera ta bande de jeunes excités ou moi !..." Mais, par toi, Suzanne avait appris que c'était moi le compositeur de tous les tubes qui nous avaient valu un disque d'or. C'est à cause de tout ce que tu lui avais raconté de moi, qu'elle ne m'avait plus lâché ce soir-là et que j'avais passé une partie de la nuit dans son appartement. Elle m'avait demandé de mettre en musique des textes qu'elle avait écrits : "*Si je n'avais pas cru / m'abriter du soleil / là-bas sur l'autre rive / je n'aurais pas osé / franchir la passerelle / au-dessus de l'écluse....*". Tandis que je fredonnais la mélodie que je composais au piano, elle plaçait sa voix, essayait ses mots sur mes notes. Pendant ces

heures qui avaient passé à toute allure, nous avions eu l'impression, qu'à nous deux, nous possédions tous les talents qui nous conduiraient droit au succès. Nous nous étions quittés au petit matin, pleins de reconnaissance l'un pour l'autre, en nous promettant de nous retrouver souvent. Mais il ne s'était rien passé de ce que tu croyais entre nous.

A mon retour à la maison, il y avait eu cet interrogatoire, ce silence lourd de suspicion. Et pendant tout le dimanche, cette même question : "Je peux savoir où tu étais hier soir ?..."

Ce que tu as pu être idiote de te mettre dans une telle colère. Cette colère t'a coûté la vie, ma pauvre Lydie ! Cela faisait un bon moment que j'en avais assez de toi, de ton souci des apparences, de ta jalousie, de ton mauvais caractère, des dimanches chez ta mère, de ses huîtres chaudes, de ses arbustes à tailler, des balades au bord du canal

pour faire prendre de l'exercice au chien. Ce setter irlandais. Plus con, tu meurs !

Mes doigts tremblent. Mes yeux se ferment. Des larmes coulent sur mes joues. Le médecin se penche et me prend la main. "Je sais que c'est dur de se retrouver seul. Soyez courageux, Monsieur Bordin. La vie vaut toujours la peine d'être vécue." Long silence. Je garde les paupières serrées. Il sort.

Vous avez raison, toubib. La vie vaut la peine... Je suis libre, je vais retrouver l'inspiration d'autrefois. Je vais me mettre à composer pour Suzanne. Suzanne et René. Ça sonne aussi bien que Jane et Serge... Je sens que je suis en train de tomber amoureux d'elle, et que notre couple va faire un tabac ! *Je n'aurais jamais su / qu'en restant je troublais / un homme aux mains tranquilles... Si je n'avais pas cru / m'abriter du soleil / un jour lointain de mai... Quelle belle chanson elle a écrite !*

Mais pourquoi fait-il si noir tout à coup ? Vous avez coupé la lumière ! Pourquoi avez-vous arrêté aussi le chauffage ? Mes dents claquent. J'ai des frissons. Docteur ! Docteur ! Pourquoi ces filles en blanc courent-elles dans tous les sens ? Ne touchez pas à tous les micros ! Vous mélangez les fils qui se croisent au-dessus de ma tête... Aïe ! ce piano ! C'est toujours la même histoire. A chaque concert en province, on nous refile de vieilles casseroles désaccordées. Et par dessus le marché, j'ai les mains glacées. Je ne sens plus le clavier. On dirait qu'il flotte...

Suzanne ! Reprends au début, s'il te plaît. "*Si je n'avais pas cru...*" Mais non ! Ne répète pas toujours : "*Je peux savoir / où tu étais hier soir ?*" Cette chanson-là ne fait pas partie de ton répertoire. Docteur ! Docteur ! Venez m'aider ! Quelqu'un est venu me prendre mon piano. Je n'entends plus ma musique... J'ai l'impression que...

Nouvelle lauréate du concours
organisé dans le cadre de

Talant Passions 2009

par la ville de Talant
avec le soutien de l'Harmonie de Talant



www.ville-talant.fr